

## LA CHANCE DES INTERSTICES

par Alain BESANÇON,  
*membre de l'Institut*

Article paru dans le *Figaro-Magazine* du 8 novembre 2003

La France a mal à elle-même et le crie. Le succès du livre de Baverez, sur le *déclin*, la pauvreté des réponses qui lui ont été faites, d'autres livres et articles consonants avec le sien (voir le n° 103 de *Commentaire*), font penser que ce gémissement provient d'une douleur réelle et pas imaginaire. Un des chapitres du *déclin* porte sur la crise que connaît notre enseignement secondaire, notre enseignement supérieur. Un autre constate l'affaiblissement de la recherche et peut être plus profondément de la créativité, voire du talent français.

La classe des intellectuels, de son côté, n'est pas fière de soi. Quand elle ose jeter un coup d'œil rétrospectif sur elle même, que voit elle ? Qu'avant guerre, les deux mouvements principaux qui se la disputaient étaient d'une part l'Action française, et d'autre part le marxisme-léninisme. L'étroitesse, la courte vue, la fausse logique du premier mouvement, l'incroyable ineptie du second, font aujourd'hui l'objet d'une prise de conscience commune, d'une indignation intellectuelle et morale, mais qui alors était le fait de très peu d'esprits. Comment ne pas s'inquiéter pour la réputation d'un peuple qui passait pour spirituel ? L'après guerre n'a pas été plus favorable. Ceux qui pensaient par eux-mêmes, ceux qui critiquaient radicalement devaient naviguer solitairement entre de redoutables icebergs, toujours sur le point de les écraser. Faut il rappeler les engouements successifs qui ont emportés vers le marxo-sartrisme, le marxo-structuralisme, le lacano-gauchisme etc. etc. des foules moutonnières de normaliens sophistiqués mais non moins sophistiques, scolastiques intransigeants mais aussi scolaires, amis déclarés, au surplus, de diverses et successives tyrannies ?

Ce tableau n'est pas faux. Il explique l'hégémonie sur la politique française, et surtout sur nos médias de ce qu'il faut bien appeler, d'un terme vague, la *pensée de gauche*. 90 % des journalistes votent à gauche. Comme cette hégémonie gouverne l'attribution des places, la distribution des avantages, le conformisme s'accorde avec les intérêts, l'esprit de révolution avec le conservatisme le plus invétéré et multiplie ceux que Muray a spirituellement nommés « les mutins de Panurge ». Il explique aussi la timidité de la pensée politique de notre droite, toute farcie à son insu d'idées de gauche, dont elle ignore l'origine et qui lui paraissent évidentes de soi, tant elle a été éduquée à les croire.

Ce tableau n'est pas faux, mais il n'est pas complet. Soulevez le, vous découvrez un autre paysage.

Ce qui caractérise la France, en effet, ce n'est pas tant la domination voyante des idées convenues, soutenue par l'Etat, l'opinion majoritaire, les institutions, que la faiblesse secrète de cette domination. Souvenons nous de l'état des beaux arts, à la fin du Second Empire, dans les débuts de la République, le règne des pompiers, l'exclusivisme des salons. Souvenons nous du procès Flaubert, du procès Baudelaire. Dans un autre pays c'eût été c'eût été un barrage infranchissable, un béton sans fissure. Mais en France il a toujours existé des *interstices*. Dans des recoins, protégés par la sympathie d'une bourgeoisie indépendante, d'un petit peuple frondeur, les peintres, les poètes, les penseurs, tenus à l'écart, faisaient leur

œuvre, blaguaient, s'entre aidaient, vivaient et vivaient en somme pas mal du tout. Finalement, ils finirent par émerger en pleine lumière.

C'est un fait : la plupart des intellectuels aujourd'hui occupent quelque repli de la grande machine étatique, de l'Education nationale, de la Culture. Mais c'est un autre fait que cette machine, par son énormité même, leur fiche relativement la paix. Je me souviens d'un article ancien du Doyen Vedel qui décrivait, au rebours des clichés, l'extraordinaire liberté que la rigide université napoléonienne laissait aux professeurs. Le métier est devenu plus dur. Tout de même, il reste des endroits de liberté, et assez de temps pour le loisir studieux. Il faut trouver ces refuges, s'y loger, mais on y parvient. Si l'on renonce au *cursus honorum* universitaire classique, si l'on se contente de feuilleter les journaux dans les kiosques, si l'on fait l'économie de la télévision, et surtout si l'on a rejeté une fois pour toutes le genre de gloire que celle-ci peut procurer, la France redevient un pays fort habitable et un bon terrain pour la vie intellectuelle.

Pour prendre une comparaison, il est notoire que les institutions américaines sont plus libérales que les nôtres, notamment les institutions universitaires. Ce n'est pas de l'Etat ni de la politique que viennent les contraintes pour l'esprit. Mais la société, et son opinion dominante, sont autrement plus compactes, et ne supportent guère d'être moquées, ni négligées, ni frondées, même silencieusement. Contrairement à ce qu'on pense, il est là bas moins facile qu'ici d'être discrètement dissident dans son coin. Tocqueville après avoir dressé un tableau magnifique des libertés américaines, qu'il souffre ne pas trouver dans son pays, écrit un court chapitre intitulé : *Pourquoi n'y a-t-il pas de liberté de pensée aux Etats-Unis ?* C'est qu'il y manque les *interstices*.

Encore un nid d'interstices français : la ville. Ce n'est pas dans le *campus* que l'on vit et que l'on pense, mais dans la ville. Paris, bien sûr, la seule « institution », si l'on peut dire, que tous les Français reconnaissent, chérissent, souvent la seule qui, à l'instar de Montaigne, les rattache à la France. Mais depuis quarante ans il existe d'autres villes, celles du midi, suffisamment loin de la capitale, du grand ouest, de l'est. Il s'y forme des milieux, qui ne doivent rien aux courants dominants, qui pensent « autrement », sérieusement, dans la discussion entre amis. Et qui font bon accueil aux étrangers assez nombreux qui eux aussi profitent des failles et des hiatus de notre société, leur trouvent du charme et s'installent.

Ces circonstances rendent compte du fait suivant : le surgissement un peu partout d'esprits excellents, fortement éduqués, remplis d'une pensée vigoureuse et originale. Ils ont poussé comme l'herbe entre les pavés. Le fait est particulièrement fréquent dans la jeune génération. Demandez à ces jeunes gens s'ils ont lu Barthes ? Non. Lacan ? Non. Althusser ? Pas lu. Je ne parle pas d'auteurs récents et fort claironnés qu'il ne leur viendrait pas à l'idée d'ouvrir. Ils sont complètement indemnes des idéologies qui ont ravagé les cervelles de leurs aînés. Ils ne sont pas obsédés par la droite ni par la gauche. En revanche on s'aperçoit qu'ils ont appris le grec, le latin, qu'ils ont pioché les « grands livres », que dans leur lycée, leur khâgne, ou dans quelque « planque » modeste ils ont acquis une impressionnante culture, qui ne doit rien, mais rien, à l'esprit du temps. On les voit quelquefois dans les colloques à l'étranger, où leurs travaux les ont fait remarquer et inviter : ils représentent avec honneur leur pays.

Le colloque de Deauville espère faire communiquer entre eux des hommes dont la notoriété s'ils en ont une, est récente. Ce qui leur est commun, du moins à presque tous, c'est qu'ils sont le fruit du silence et de la tranquillité de nos interstices. D'autres « interstitiels » les rejoindront un jour, et je pense qu'ils sont nombreux.